

# UNE RELECTURE DE *L'ARGENT* [1891] D'ÉMILE ZOLA : LA COMPARAISON ENTRE LES BOURSES DE VALEURS ET LES AIRES DE JEU

Thierry SUCHÈRE

Notre interrogation porte sur l'origine et le sens de l'expression « *jouer à la Bourse* ». Pourquoi, dans quelles conditions et avec quelles intentions les hommes ont-ils été tentés de faire le rapprochement entre l'activité de financiers sur les marchés de capitaux et l'instinct de jeu ? La matière qui alimente notre réflexion, nous la tirons du roman d'Émile Zola *L'Argent* [1891] abordé à partir d'une grille d'analyse qu'il nous faut expliciter. A sa manière, Émile Zola est un anthropologue. La série *Les Rougon-Macquart* comporte un sous-titre hautement significatif : *Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*. Écrivain, Zola emprunte tantôt à la physiologie racontant des histoires individuelles placées sous le sceau des théories de l'hérédité et tantôt à la sociologie, voire à l'Histoire, dès lors que les trajectoires de ses personnages sont à replacer dans le contexte de la société française de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans l'essai à vocation théorique intitulé *Le roman expérimental* [1866-1896], Zola expose sa méthode de travail. Avant d'écrire sur un sujet, il lui faut rassembler une abondante documentation et pratiquer l'enquête sur le terrain. « *C'est L'Argent le livre qui m'a cassé le plus la tête, au milieu de l'amas de documents fournis par les hommes de Bourse, si ahurissants pour moi, que je doute encore d'y avoir compris quelque chose* » (Zola [1866-1896], p. 144). Zola a ainsi probablement lu tous les ouvrages qui traitent de la Bourse écrits à son époque.

*L'Argent* participe d'une abondante littérature dite de roman de Bourse<sup>1</sup> dont Zola s'inspire puisqu'il en reprend tous les thèmes fétiches. De quoi témoigne cette littérature ? *L'Argent* a été publié dans un contexte marqué par la multiplication des scandales financiers : on pense à la faillite du Crédit Mobilier (1867) et à celle de l'Union Générale (1882), voire au scandale des détournements de fonds dans l'affaire dite du Canal de

---

<sup>1</sup> Cf. la thèse de Christophe Relfait [2007] pour une étude exhaustive des romans de Bourse au XIX<sup>e</sup> siècle.

Panama (1889)... La seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle voit les opinions publiques, les hommes politiques et les médias de tous les pays développés (États Unis, Allemagne, France...) s'emparer du sujet et débattre pour savoir s'il faut laisser libres de fonctionner les marchés de capitaux. Une partie de cette même opinion publique condamne fermement les Bourses de valeur en s'appuyant sur l'idée d'une absence de frontière bien établie entre les jeux d'argent moralement condamnables et la finance<sup>2</sup>. L'analyse du texte de Zola fait apparaître une activité spéculative dans laquelle se retrouvent les grands principes autour desquels s'organisent tous les jeux connus. Elle montre que parler de l'activité des marchés de capitaux comme d'un jeu signifie la dévaloriser et entreprendre d'en faire le procès. En témoigne la longue liste de reproches faits conjointement aux jeux d'argent et à la spéculation : (i) l'instinct de jeu fait que l'on en oublie trop souvent de raisonner pour se laisser emporter par la passion ; (ii) le jeu est improductif puisque s'observent des fortunes qui changent de mains, mais pas de réelle création de richesse ; (iii) le spéculateur participe d'une forme de banditisme en col blanc alors que les petits épargnants sont à appréhender comme des naifs broyés par le mécanisme même de la spéculation ; (iv) le jeu d'argent et la spéculation laissent à penser que l'on peut s'enrichir sur un coup de dés / un coup en Bourse et accéder ainsi aux plus hautes positions sociales en contredisant tous les discours, sur le mérite, l'effort, la valeur travail...

---

<sup>2</sup> Rappelons que pendant longtemps les États ont fait appel aux loteries pour financer de grands projets dans un contexte où n'existaient ni système bancaire, ni marché des capitaux et où le système fiscal avait un faible rendement. L'Histoire nous offre de nombreux exemples de telles pratiques : la reconstruction de Rome suite à l'incendie de Néron, l'agrandissement de la cathédrale Saint Sulpice à Paris sous la Régence, le financement de la compagnie maritime qui colonisa la Virginie sous le règne de Jacques I<sup>er</sup> roi d'Angleterre ou encore la construction des universités de Yale, Harvard et de Princeton aux États-Unis... (liste non-limitative). Rappelons également que les premières grandes banques américaines comme la *Chase National Bank* ou encore la *First national Bank of New York* (devenue depuis la *Citibank*) ont eu comme membres fondateurs des courtiers en billets de loteries (cf. Brenner R. et Brenner G. [1993]).

## LES FONDEMENTS COMMUNS DU JEU D'ARGENT ET DE LA BOURSE : COMPÉTITION, HASARD, THÉÂTRE ET VERTIGE

*L'Argent* [1891] d'Émile Zola est un roman symptomatique des débuts de la seconde révolution industrielle. Le roman dresse le portrait d'un aventurier Saccard, associé à un ingénieur, Hamelin, porteur d'un projet d'extension des réseaux de transport (les chemins de fer, les ports...) synonyme de grands marchés... Pour parvenir à ce résultat, il leur faut mobiliser une masse de capitaux et donc faire appel aux Bourses de valeurs alors en plein développement. *L'Argent* est un roman qui traite de la Bourse, de ses acteurs et de ses mécanismes. Parlant de l'épargnant issu des classes moyennes et du spéculateur, Zola affirme qu'ils sont mus par l'instinct de jeu. À son personnage principal le banquier Saccard, Émile Zola fait dire que « *Le jeu est le rouage central, le cœur même, dans une vaste affaire qui est la nôtre* » (Zola [1891], p. 160). Nous analyserons donc le texte de Zola en prenant comme grille de lecture l'essai du sociologue Roger Caillois [1958] *Des jeux et des hommes : le masque et le vertige* et en considérant les 4 grands principes autour desquels sont construits tous les jeux connus : *mimicry* ou la mise en scène, *agon* ou la compétition, *aléa* synonyme de hasard et *ilinx* qui traduit l'idée de vertige.

**Mimicry (la mise en scène...)** : Émile Zola s'inspire de faits réels : la faillite du Crédit Mobilier (1867) dont furent parties-prenantes Jules Mirès et les frères Pereire, celle de l'Union Générale (1882) une banque d'affaire fondée par Eugène Bontoux. Pour les besoins du roman, Zola change le nom des protagonistes et celui de la banque. Créée par Aristide Rougon dit Saccard, la Banque Universelle poursuit un objectif qui est de rassembler des fonds pour financer de grands projets industriels au Moyen-Orient : former un cartel regroupant les compagnies maritimes qui sillonnent la Méditerranée, construire une grande voie de chemin de fer qui relierait les villes du Liban, celles de Syrie et qui irait jusqu'en Turquie, aider à l'émergence d'une banque nationale turque, financer l'exploitation de mines d'argent de la région du Mont Carmel au Liban... et plus

globalement réveiller tout un continent endormi<sup>3</sup>. Le choix de la localisation est habile. Le Moyen-Orient étant loin de la France, les épargnants en sont réduits à se fonder sur les rapports de l'ingénieur Hamelin décrit comme un doux rêveur. Évoquant le Moyen-Orient, on amène ainsi le public à fantasmer plus ou moins consciemment sur les contes des mille et une nuits, les trésors des califes, la terre biblique, le jardin d'Eden, les croisades... Puis ayant créé une histoire et parce que cela ne suffit pas, il faut pouvoir la vendre. Saccard acquiert un journal en difficulté, *L'espérance*. Pour un prix modique, le journal prodigue des conseils aux petits actionnaires. En réalité, il fait la publicité de la banque Universelle. Pour avoir du succès dans les affaires, il faut parfois savoir se faire conteur.

**Agon (la compétition, l'affrontement...)** : proche des milieux conservateurs, royalistes et catholiques, Eugène Bontoux souhaitait mettre sa banque au service de l'Église et attirer ainsi l'épargne des catholiques du monde entier. Il entendait mettre fin à la domination des milieux d'affaires juifs symbolisés par la figure mythique du baron James de Rothschild. Le roman racontera donc la guerre opposant Saccard au banquier juif Gundermann. Reconstituant l'histoire d'un conflit, Zola fait de Napoléon 1<sup>er</sup> un modèle pour l'aventurier Saccard. Saccard entend faire main basse sur l'Orient s'appuyant sur la science synonyme chez lui d'industrie et de capitaux avec comme point de référence l'expédition napoléonienne en Égypte. Lors de l'affrontement final avec Gundermann, Saccard attend en vain de ses associés, et notamment du banquier Daigremont, qu'ils l'aident en mobilisant des capitaux pour soutenir le cours de l'Universelle de la même façon que Napoléon attendit inutilement Grouchy à Waterloo. Par extension et dans *La Bourse dans le roman du*

---

<sup>3</sup> On peut se demander dans quelle mesure, Zola ne s'inspire pas également du précédent historique constitué par la Banque Générale fondée par John Law [1671-1729] pour soutenir les finances du royaume/ de France et dont la faillite marquera durablement les esprits au point de retarder l'introduction du papier monnaie auprès du grand public. Le système de Law s'appuyait sur un versant industriel et commercial avec la création de la Compagnie d'Occident à qui fut accordé le monopole du commerce avec la Louisiane. Dans cette région des États-Unis, on pensait alors pouvoir trouver de l'or (cf. le mythe de l'Eldorado). Le voyage au long cours est quelque chose qui a toujours fait rêver !

*second XIX<sup>e</sup> siècle* [2007], le chercheur en sciences humaines Christophe Relfait étudie le roman de Bourse américain contemporain de l'œuvre de Zola. Il avance l'idée que c'est parce que les États-Unis n'ont pas de passé médiéval que les hommes d'affaires y sont décrits comme chevaliers d'industrie qui mènent des batailles. « *Si Richard Cœur-de-Lion vivait aujourd'hui, il serait devenu président directeur général des Acieries réunies et ne doutez pas une seule seconde que ses poutrelles métalliques seraient meilleur marché que celle de ses concurrents de Manchester. Si Andrew Carnegie avait vécu à l'époque des prêches de Pierre l'Ermitte, il aurait rassemblé un détachement de gens d'armes plus vite que ses pairs, aurait mieux équipé ses hommes, aurait été le premier à poser le pied devant Jérusalem et aurait été le premier à catapulter des tonneaux enflammés par-dessus les remparts* » (cf. l'écrivain Frank Norris [1902] cité par Relfait [2007], p. 477-478). Nous lui opposons que l'expression « chevalier d'industrie » est en fait née en France au XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle désigne alors le roturier qui s'enrichit en trichant au jeu. Notons également qu'au XIX<sup>e</sup> siècle et dans les journaux américains, on a recours à l'expression de baron-voleurs (« *robber barons* ») pour désigner la nouvelle classe des capitalistes dont font partie Andrew Carnegie, John Rockefeller..., en partant de l'idée qu'ils tirent leur fortune des pratiques illicites du type cartels ou monopoles, de la collusion avec le monde de la politique laquelle va dans le sens de la corruption, et du recours à la violence pour écraser les mouvements sociaux.

**Aléa (le hasard, la chance...)** : la compétition mobilise l'intelligence et le talent des protagonistes. L'*agon* s'oppose donc à l'*aléa* : l'appel fait au hasard vu comme démission de la volonté. Le roman *L'Argent* s'ouvre sur un déjeuner au restaurant qui précède traditionnellement la séance de cotation. A la Bourse, on court toujours le risque d'être mangé ! Entre en scène le personnage d'Amadiou qui a réalisé un joli coup de Bourse : tout miser sur un coup de tête en se portant acquéreur des titres d'une compagnie minière lorsque le cours était au plus bas et se retrouver riche et encensé du jour au lendemain. Dans le roman de Bourse, on trouve des personnages partis de rien et qui deviennent par un coup du destin immensément riches. Les fortunes se font et se défont sans trop savoir comment. On s'appesantit rarement sur les détails techniques qui permettraient de comprendre comment il faut procéder pour réaliser un

bon placement... Tout semble affaire de chance. Dans la séquence finale de l'affrontement entre Saccard et Gundermann au cours d'une séance épique à la Bourse, on retrouve Amadieu entouré d'une foule de suiveurs qui cherchent à savoir de lui ce qu'il convient de faire et dont l'un dit qu'il est « *Tout à sa théorie favorite du casse-cou. Le mieux est encore de suivre son idée, au petit bonheur... Il n'y a que la chance. On a de la chance ou l'on n'a pas de chance. Alors quoi ? Il ne faut pas réfléchir. Moi chaque fois que j'ai réfléchi, j'ai failli y rester* » (Zola [1891], p. 382).

***Ilinx (le vertige, l'ivresse...)*** : *L'Argent* est un roman dans lequel il est beaucoup question de chiffres avancés par Saccard, l'objectif étant de faire éprouver au lecteur le tournis qui est celui de l'épargnant moyen à qui on propose d'acheter des titres. Au cours de quatre années, il sera question d'augmentation du capital que Saccard souhaiterait quadrupler, voire quintupler... La banque est créée sur la base d'un apport initial de 25 millions de francs. Au final, le capital sera porté à 150 millions de francs (+ 500 %). Alors que le cours du titre est initialement de 600 francs et donc à un niveau jugé bas par le marché, Saccard révisé ses objectifs et pronostics, les revoyant systématiquement à la hausse avec au final une cotation record de 3000 francs (+ 400%). Puis, quand les chiffres sont insuffisants à produire le trouble, Saccard use d'un vocabulaire plus vague et plus imagé. « *Poète des chiffres* », Saccard « *rêve de l'énorme* ». Aux petits épargnants, Saccard demande d'investir des millions avec comme perspective d'en retirer des milliards. Il vise une fortune d'un montant forcément incalculable. Des projets d'exploitation des mines du Mont Carmel au Liban, il avance qu'il jaillira des pluies d'or, des fleuves d'or (cf. la référence au Pactole), des océans d'or dans lesquels Zola ajoute que tous finiront bien par se noyer. Dans ce roman, le personnage dans le but de constituer une dot pour sa fille. Par deux fois, il nous fait participer à son rêve dans lequel il se voit ramasser des pièces d'or à la pelle dans les rues. Ruiné, il prendra finalement conscience que le cours du titre ne pouvait augmenter indéfiniment et il finira par avancer que le jeu provoque l'ivresse et « *monte à la tête comme si on avait bu* » (Zola [1891], p. 437).

## RATIONALITÉ ET IRRATIONALITÉ DES ACTEURS SUR LES MARCHÉS DE CAPITAUX

Une lecture davantage centrée sur la psychologie des personnages montrerait que le conflit entre Saccard et Gundermann repose en fait sur une opposition entre deux tempéraments et donc deux profils d'investisseurs. Dans *L'Argent*, Gundermann est vu comme un être froid, un homme de chiffres qui s'en tient à ce que disent les calculs et à ce que commande la logique. Dans le langage des marchés financiers d'aujourd'hui, il apparaîtrait comme un fondamentaliste : celui qui postule que la valeur d'un titre doit tendre vers la somme des dividendes que l'entreprise sera en mesure de distribuer dans le futur. « *Son raisonnement était qu'une action vaut d'abord son prix d'émission, ensuite l'intérêt qu'elle peut rapporter, et qui dépend de la prospérité de la maison, du succès des entreprises* » (Zola [1891], p. 344). En d'autres passages du roman, il apparaît doté du profil du parfait chartiste : celui qui cherche à repérer dans l'évolution du cours des titres des renversements de tendance une fois passées les lignes dites de résistance. Parlant du cours des titres de l'Universelle qu'il estime surévalués, Gundermann dit « *Il y a donc une valeur maximum qu'elle ne doit raisonnablement pas dépasser ; et, dès qu'elle la dépasse, par la suite de l'engouement du public, la hausse est factice, la sagesse est de se mettre à la baisse, avec la certitude qu'elle se produira* » (Zola [1891], p. 344).

Dans *Des jeux et des hommes : le masque et le vertige*, Roger Caillois dit que lorsque les principes de jeu pénètrent la sphère réelle, ils se transforment en source de troubles individuels et sociaux. L'instinct de jeu est parfois si puissant qu'il arrive que le sujet se laisse déborder par lui. A *l'ilinx* corrompu, correspond la recherche du vertige par des moyens artificiels : l'alcool, la drogue et le jeu d'argent. Or et si on s'en tient aux caractéristiques données par Marc Valeur et Christian Bucher [2006, 1997] dans leurs ouvrages consacrés aux jeux d'argent, Saccard a tout du joueur dit pathologique. Il est celui chez qui le fait de jouer remplit son existence tout entière : « *Il n'y avait que le jeu, qui du soir au lendemain, donne d'un coup le bien être, le luxe, la vie large, la vie tout entière. Si ce vieux monde social devait crouler un jour, est-ce qu'un homme comme lui n'allait pas encore trouver le temps et la place de combler ses désirs avant*

*l'effondrement* » (Zola [1891], p. 75). Chez Saccard, on trouve des signes d'addiction. Il recherche les sensations fortes, ce qui le conduit à jouer des sommes croissantes pour éprouver le même degré de plaisir<sup>4</sup>. Conjointement, on peut dire que sa conduite confine à l'ordalie. Au Moyen-âge, l'ordalie désigne le fait de prouver son innocence par le biais d'une épreuve dans laquelle on risque son intégrité physique : plonger un bras dans une marmite d'eau bouillante, marcher sur des braises... Via cette épreuve, le supplicé en appelle au jugement de Dieu. Par extension et de nos jours, l'ordalie désigne les conduites à risque répétées. Le sujet s'impose des épreuves. Par ce biais, il est comme en demande de renouvellement de visa dans son passeport pour la vie. Obsédé par l'argent, Saccard répète à l'envi les paris dangereux et multiplie les échecs cuisants. S'étant ruiné suite à des placements immobiliers dans le Paris des grands travaux haussmaniens (Cf. *La curée* [1871]), il tente sa chance en spéculant à la Bourse. Il en sortira ruiné, mais cela ne signifie pas qu'il soit définitivement mort. Zola nous dit qu'il en est quitte pour aller écumer les places étrangères et tenter de se faire oublier. La fin du roman voit Saccard se lancer dans une opération complexe d'assèchement des marais aux Pays-Bas. Enfin, une lecture plus psychanalytique des origines des troubles compulsifs dont souffrent les joueurs pathologiques montre qu'ils ont un rapport faussé aux probabilités, comme s'ils niaient la réalité ou tentaient de la remodeler à leur convenance. Ils souffriraient d'une forme d'infantilisme, se croyant tout puissants<sup>5</sup>. Ils se ferment à toute logique parce qu'en rébellion contre l'autorité parentale. Dans le conflit qui oppose Saccard à Gundermann, on perçoit deux façons d'inscrire son activité dans le réel. Du côté de Gundermann : « *Sa théorie était qu'on ne provoquait pas les événements à la Bourse, qu'on pouvait au plus les prévoir et en profiter. La logique seule régnerait, la vérité, en spéculation comme ailleurs une force toute puissante* » (Zola [1891], p. 265). Saccard s'oppose donc à Gundermann qui représente la logique et à son frère le ministre Eugène Rougon qui représente l'autorité.

---

<sup>4</sup> Cf. les travaux de M. Zuckerman [1994] cités par Valeur et Bucher [2006, 1997].

<sup>5</sup> Cf. les travaux d'E. Burgler [1957] cités par Valeur et Bucher [2006, 1997].



Dans *L'Argent*, Zola fait intervenir à plusieurs reprises le personnage de Sédille. Actionnaire de l'Universelle, Sédille est propriétaire d'une entreprise spécialisée dans le commerce du textile et le tissage de la soie : une maison dont la réputation est fondée sur un travail de long terme. Sédille s'est laissé happer par la passion du jeu qui s'est déclarée chez lui avec « *la violence destructrice d'un incendie* ». Racontant cette histoire, Zola fait état de la succession de séquences au travers desquelles passent tous les joueurs pathologiques<sup>6</sup>. Le sujet en passe par une phase initiale de gains (« *winning phase* ») qui provoque de l'euphorie et lui donne l'envie de rejouer. Le sujet traverse ensuite une phase de perte (« *losing phase* ») laquelle le conduit dans une sorte d'engrenage : donner dans la surenchère sur le plan des mises et espérer ainsi combler ses pertes. La dernière phase doit être considérée comme une descente aux enfers (« *desperation phase* »). Sédille engloutit pas moins de 300 000 francs par an dans la spéculation alors que son entreprise de textile ne rapporte pas plus de 200 000 francs par an. Il court donc à la ruine assurée. Par des actions inconsidérées, le joueur pathologique met en danger sa situation professionnelle et familiale. Au final, on sent qu'il y a chez tous ces personnages de roman (Saccard, Sédille, la baronne Sandorff...) quelque chose de commun qui réside dans la passion du jeu de sorte que leurs actions ne sont pas interprétables dans les termes d'une rationalité économique telle qu'incarquée par Gundermann. Des propos que Saccard tient dans le dernier chapitre du roman, on retiendra que c'est la passion de jeu qui l'anime et qu'elle est source d'une profonde aliénation : « *Moi je suis trop passionné, c'est évident. La raison de ma défaite n'est pas ailleurs, voilà pourquoi je me suis si souvent cassé les reins. Et il faut ajouter que si ma passion me tue, c'est aussi ma passion qui me fait vivre. Oui, elle m'emporte, elle me grandit, elle me pousse très haut, et puis elle m'abat, elle me détruit d'un coup toute mon œuvre. Jouir n'est peut-être que se dévorer... Ça doit être incurable ça. Je suis fichu* » (Zola [1891], p. 484).

---

<sup>6</sup> Cf. les travaux de R.L. Custer [1984] in Valeur et Bucher [2006, 1997].

## LE MARCHÉ À TERME DES ACTIFS FINANCIERS : UN JEU À SOMME NULLE

Dans *Homo ludens : essai sur la fonction sociale du jeu* [1938], Johan Huizinga définit le jeu comme une activité gratuite dans laquelle ne rentrent pas en considération les intérêts matériels. Roger Caillois lui oppose les jeux d'argent du type poker, pari hippique, loterie... avançant la thèse d'un jeu qui ne crée pas de richesse, mais où s'observent des sommes d'argent qui changent de main. De même, on est tenté de faire observer que sur les marchés à terme prévaut un mélange de jeu à somme nulle sous la forme de transferts d'argent et de jeux fictifs dès lors qu'on peut se porter acquéreur de choses dont on n'a pas l'usage, vendeur de marchandises qu'on ne possède pas, qu'on peut y engager de l'argent que l'on n'a pas et qu'il fut un temps ou l'on n'était pas tenu de rembourser les dettes qu'on avait contractées. « *Le mouvement qu'entraîne la mise en action, les opérations à terme, à prime, la danse des valeurs, les gains sur les différences, combinaisons, manœuvres, ces achats par des gens qui n'ont pas d'argent, ces ventes par ceux qui n'ont pas de titres, ce jeu-là est-il honorable ? Honorable et productif ? Non, disent les hommes prudents et sages. C'est une agitation stérile, un remue-ménage inutile, une activité sans résultat, sans autres résultats au moins que la ruine de quelque uns au profit de quelques autres* » (Cf. Jules Vallès [1857], *L'argent, par un homme de lettre devenu homme de Bourse*, in De Blic D. et Lazarus J. [2012], p. 73-74).

Dans *L'Argent*, il est question d'opérations à terme sans référent matériel autre que les songes orientaux de Saccard : des voies de chemin de fer pas encore construites et traversant de part en part le désert d'un continent endormi... Il s'agit de spéculation au sens de paris fait par des protagonistes portant sur le cours futur de titres. Les premières pages du roman mettent en scène des joueurs, Mosser le baissier et Pillerault le haussier, qui parient à l'opposé l'un de l'autre et on devine qu'il n'y aura qu'un seul vainqueur. Le banquier Gundermann parie sur la baisse des cours des titres de l'Universelle. Il se fait vendeur au cours du jour de titres qu'il ne possède pas. A terme, deux solutions s'offrent à lui. Il peut se porter acquéreur au comptant de titres de l'Universelle de façon à honorer ses engagements. Il gagnera de l'argent s'il a pris soin de

promettre de vendre à un prix élevé des titres achetés ultérieurement à un prix bas. Il peut également choisir de se défausser et il devra alors payer la différence : l'écart entre le prix au moment où il formule sa promesse de vente et le cours du titre à la clôture des opérations en Bourse. S'opposant à Gundermann, Saccard et ses associés parient sur la hausse du cours des titres de leur société. Ils achètent à terme des titres de l'Universelle gagnant de l'argent si le titre prend de la valeur et s'ils trouvent à le revendre.

Dans *La Bourse dans le roman du second XIX<sup>e</sup> siècle* [2007], Christophe Relfait fait remarquer que l'opposition entre la banque qui joue sur ses fonds propres et celle qui fait appel à l'épargne publique est un thème largement débattu dans le roman de Bourse. Heurte la morale de l'époque le fait que l'on puisse jouer en Bourse avec de l'argent qui ne nous appartient pas (cf. le titre du roman d'Émile Gaboriau *L'argent des autres* [1873] in Relfait [2007])<sup>7</sup>. Vertueux, le banquier Gundermann joue exclusivement sur fonds propres. « *Tout cet argent qu'il faisait mouvoir était à lui, qu'il avait à lui dans ses caves, sa marchandise inépuisable dont il trafiquait en commerçant rusé et prudent, en maître absolu, obéi sur un coup d'œil...* » (Zola [1891], p. 135). Saccard s'est ruiné une première fois suite à des opérations immobilières. A ce stade de sa vie, « *La fiction avait habité ses caisses que des trous inconnus semblaient vider de leur or* » (Zola [1891], p. 34). Cherchant à se relancer, il en sera donc quitte à devoir jouer avec « *un or mercenaire* » : celui des petits épargnants. Ayant gagné la confiance des courtiers, il prend ensuite le risque de réaliser une partie de ses opérations à découvert. Et lorsque vient le temps de l'affrontement final avec Gundermann, il puise sur le capital de l'Universelle pour racheter ses propres titres : de l'argent qu'il détourne de l'investissement productif au profit d'opérations purement spéculatives.

Dans *L'Argent*, Zola met en scène le personnage du marquis de Bohain. Cherchant des associés, Saccard fait appel à cet aristocrate prête-nom et

---

<sup>7</sup> « *La différence fondamentale entre un Rothschild et un Pereire, c'est que le premier demeurerait à jamais un banquier qui travaille avec son argent tandis que l'autre est fondamentalement un banquier travaillant avec l'argent des particuliers* » (propos de James de Rothschild cité par Pierre Assouline, *Le portrait*, éditions Gallimard, 2007.

espère gagner ainsi en respectabilité. « *Il avait un nom illustre, il était extrêmement décoratif dans les conseils d'administration ; aussi les jeunes compagnies en quête d'enseignes dorées se le disputaient-elles : jamais il ne chômait* » (Zola [1891], p. 145). Le marquis de Bohain joue l'argent des autres : celui de sa femme jusqu'à ce qu'elle demande la séparation de biens. Il illustre le fait qu'à la Bourse, on peut perdre de l'argent que l'on n'a pas, puis refuser de payer ce que l'on doit. « *Dans deux catastrophes, déjà il avait refusé de payer ses différences, et le syndic, après s'être rendu compte de la situation ne s'était même pas donné la peine de lui envoyer du papier timbré. On passait l'éponge simplement. Il empochait tant qu'il gagnait. Puis dès qu'il perdait, il ne payait pas. On le savait, on s'y résignait* » (Zola [1891], p. 145). En France et jusqu'en 1885, prévaut sur le marché à terme le principe d'exception de jeu : l'idée qu'on ne puisse faire appel à la justice pour le paiement d'une dette de jeu, qui repose donc entièrement sur le respect de la parole donnée.

### UNE POPULATION D'INVESTISSEURS COMPOSÉE DE SPÉCULATEURS FILOUS ET D'ÉPARGNANTS CRÉDULES

Dans les jeux à somme nulle, c'est le conflit qui prévaut. Roger Caillois dit à propos de l'*agon* comme principe de jeu qu'il suppose les mêmes chances données à tous de gagner ou de perdre : une condition recréée artificiellement dans le sport moderne (cf. les catégories de poids en boxe). Conjointement, l'*agon* suppose le respect par les compétiteurs des règles du jeu (cf. la notion de *fair-play*). Apparaît la figure du tricheur : celui qui feint de suivre la règle alors qu'en réalité il la transgresse et a besoin que les autres s'y conforment pour espérer ainsi pouvoir l'emporter (cf. Huizinga [1938] et Caillois [1958]). Sur les marchés de capitaux, interviennent deux catégories d'acteurs : les spéculateurs avisés et ceux que l'Histoire a baptisés du nom de « gogo » (cf. le titre de la pièce de Jean-François Bayard [1838], *Monsieur Gogo va à la Bourse* et cet autre roman de Paul Deltuf [1857], *Les pigeons de la Bourse in Relfait* [2007]). Dans l'ouvrage intitulé *Qu'est-ce que la propriété ?* [1840], Pierre Joseph Proudhon avance que « *La propriété, c'est le vol* » : la propriété du capital autorise à un prélèvement sur un surproduit du collectif de travail qui œuvre plus efficacement que le simple travailleur individuel. Dans *Le manuel du spéculateur à la Bourse* [1853], Proudhon fait sienne la théorie

de l'abus. Il définit la spéculation « *entendant par ce mot l'ensemble de moyens prévus par la loi ou insaisissable à la justice de prendre le bien d'autrui* » (Proudhon [1853] in Relfait [2007], p. 72). Pour Proudhon, la spéculation est un vol à la puissance deux commis par des faiseurs sur les épargnants<sup>8</sup>.

Dans *L'Argent*, Émile Zola dit que le succès des maisons de courtage repose sur les placements réalisés par la foule des gens ordinaires. A cette époque, il semble que le jeu boursier ait pénétré toutes les strates de la société : de l'aristocratie jusqu'au concierge des immeubles. Participent du monde des petits épargnants tel que le voit Zola : « *Les concierges retirés, les pâles demoiselles vivant avec un chat, les retraités de province à l'existence réglée de maniaques, le prêtre des campagnes dénudé par l'aumône, tous ces êtres infimes dont le budget est de quelques sous, tant pour le lait, tant pour le pain, un budget si exact et si réduit que deux sous de moins amènent des cataclysmes* » (Zola [1891], p. 450). Le roman de Bourse s'apparente à un bestiaire : l'épargnant moyen est vu comme un agneau dont la vocation est d'être dévoré par le loup (cf. le titre de l'ouvrage de Raoul de Larmorillière *La Bourse, loups et agneaux* [1856] in Relfait [2006]). Saccard voit les petits épargnants comme un « *troupeau* » composé de « *têtes moutonnantes* ». La stratégie mise en œuvre par Saccard consiste à exploiter « *la noire ignorance du troupeau, prêt à croire à tous les contes, tellement fermés aux opérations compliquées de la Bourse que les raccrochages les plus éhontés allumaient les passants et faisaient pleuvoir les millions* » (Zola [1891], p. 235). Il y a là une référence explicite aux moutons de Panurge empruntée à l'œuvre de Rabelais et qu'on retrouve sous la plume de Guy de Maupassant dans un texte sur la spéculation : « *Un innombrable troupeau de moutons à deux pieds, qu'on appelle les hommes d'affaires vient de disparaître dans le flot de la spéculation. Tous sont noyés ? Le berger (qu'il soit Bontoux ou*

---

<sup>8</sup> On pense à la pièce de théâtre *Le faiseur* [1840] ou encore au roman *La maison Nucingen* [1837] d'Honoré de Balzac dans lesquels il est question de manipulation des cours de Bourse moyennant le recours à des rumeurs infondées ou encore de hautes banques un terme synonyme aujourd'hui d'acteurs dominants parce que disposant d'une surface financière suffisamment importante et d'un accès à un réseau d'information privilégié de sorte qu'ils font et défont le marché ...

*Dindenault*) a bien essayé de les retenir : peine perdue ! Ils l'ont entraîné dedans le lac. Et rien n'est plus » (Cf. Guy de Maupassant [1882] in De Blic et Lazarus [2012], p. 106). Par le moyen d'une métaphore, l'écrivain rend compte de ce qui participe de l'instinct grégaire, de la psychologie d'une foule irrationnelle. De fait, les petits épargnants suivent Saccard jusque dans la ruine et ils lui gardent leur confiance en dépit du fait qu'il les a dupés.

*L'Argent* met en scène le personnage de la princesse d'Orviedo dont le mari s'est enrichi dans des conditions suspectes sans qu'on veuille nous en dire plus : « Elle ignorait les singulières histoires qui couraient sur le prince, les origines de sa royale fortune évaluée à trois cent millions, toute une vie de vols effroyables, non plus au coin de bois, à main armée, comme les nobles aventuriers de jadis, mais en correct bandit moderne, au clair soleil de la Bourse, dans la poche du pauvre monde crédule, parmi les effondrements et la mort » (Zola [1891], p. 79-80). Dans ce court passage, est abordé le thème des mystères de la Bourse. Sur les marchés de capitaux, il se passe des choses pas toujours avouables : les professionnels de la finance y sont décrits comme des coupeurs de bourse qui exploitent la crédulité humaine (cf. les titres des ouvrages de Pierre Bernard [1855] *La bourse et la vie*, Edmond About [1861] *Ces coquins d'agent de change*, Alfred Sirven et Alphonse Siegel [1890], *Filou, voleur et Cie* in Relfait [2007]). Dans *L'Argent*, Zola voit en Saccard un « bandit du trottoir financier ». Au vol, s'ajoute la prostitution témoignant du fait que le spéculateur devra séduire l'épargnant afin qu'il consente à sortir son argent ! Et pour ce faire, Saccard a acquis le journal *L'Espérance* s'en servant comme instrument de propagande avec comme objectif avoué « de s'emparer du public et de l'étrangler correctement » (Zola [1891], p. 232). Aux petits épargnants, Saccard a fait miroiter des perspectives de gain démesuré au point qu'ils en perdent la raison. (cf. le mécanisme de la pyramide de Ponzi)<sup>9</sup>.

---

<sup>9</sup> Dans le système dit de Ponzi du nom de l'escroc américain des années 1920, l'épargnant se voyait proposer un taux des rendements à 40 % sur 60 jours. Pour l'escroc, ceci signifie être capable sur la base d'une mise initiale d'un joueur de 100 euros de trouver 4 autres personnes qui acceptent à leur tour de venir miser 100 euros de manière à pouvoir servir la rémunération promise au premier joueur. Le jeu (et

## LE JEU, LA SPÉCULATION, LE CRIME ET LE MARIAGE ARRANGÉ : DES VOIES ILLÉGITIMES POUR RÉUSSIR EN SOCIÉTÉ

Dans *L'Argent*, Sigismond représente la voix du socialisme conspuant les travers du capitalisme. Dans la société future, il n'y aura selon lui : « *Plus d'argent et dès lors plus de spéculation, plus de vols, plus de trafics abominables, plus de ces crimes que la cupidité exaspère, les filles épousées pour leur dot, les vieux parents étranglés pour leur héritage, les passant assassinés pour leur bourse* » (Zola [1891], p. 494). Le jeu d'argent, la spéculation, le vol, le mariage arrangé ou encore l'héritage sont ici regroupés dans un même ensemble. Ils sont conçus comme autant de voies courtes pour accéder à la fortune et à ce titre, ils sont condamnables sur le plan de la morale. La question posée est celle de la légitimité des fortunes acquises grâce aux jeux d'argent.

L'Église catholique fait du travail un élément central de la condition humaine. Suite au péché originel, Adam fut condamné à gagner sa vie à la sueur de son front. L'Église interdit l'usure et le jeu d'argent partant du principe que l'argent seul ne produit rien s'il n'est pas fécondé par le travail. Au XIX<sup>e</sup> siècle et dans la morale bourgeoise, le jeu est perçu comme un vice lorsqu'il est pratiqué par les classes populaires parce qu'incompatible avec la discipline nécessaire au bon fonctionnement des ateliers. Sont valorisés le travail et le sens de l'épargne. A l'opposé, Saccard aimerait faire croire qu'on peut sur un coup en Bourse gagner plus qu'en une vie de travail. « *Avec la rémunération légitime et médiocre du travail, le sage équilibre des transactions quotidiennes, c'est un désert de plâtitudes extrêmes que l'existence, un marais où toutes les forces dorment et croupissent ; tandis que, violemment faites flamber un rêve à l'horizon, promettez qu'avec un sou on en gagnera cent, offrez à tous ces endormis de se mettre à la chasse de l'impossible, des millions conquis en deux heures, au milieu du plus effroyable des casse-cou ; et la course commence, les énergies sont décuplées, la bousculade est telle, que tout en suant uniquement pour leur plaisir, les gens arrivent parfois à faire des*

---

donc les agissements de l'escroc) s'arrête à partir du moment où s'installe un doute collectif sur la possibilité de trouver de nouveaux acheteurs.

*enfants, je veux dire des choses vivantes grandes et belles... Ah dame ! Il y a beaucoup de saletés inutiles, mais certainement le monde finirait sans elles* » (Zola [1891], p. 184-185). En plusieurs passages du roman, Zola revient sur cette métaphore considérant qu'il en est de la spéculation dans son rapport avec l'industrie comme de la luxure lorsqu'on en vient à parler de procréation : il s'agirait là d'une saleté nécessaire.

Dans *L'argent du jeu. Les représentations normatives relatives aux jeux de hasard* [2011], le sociologue Thomas Amadiou rappelle que les joueurs ont conscience de l'opprobre dont ils font l'objet et qu'ils développent en conséquence des pratiques et un discours qui fonctionnent comme autant de tentatives de justification de leur vice. Sur le plan du discours, on prétend ne jouer que l'argent qu'on a en surplus : une prime, la rémunération d'un travail au noir... Dans *L'Argent*, Caroline incarne la morale. Elle appelle Saccard à la prudence l'entretenant des dangers qu'il y a à spéculer et à vouloir jouer avec les failles de la loi sur les sociétés. Caroline place dans l'Universelle, l'argent d'un héritage inattendu d'une tante qu'elle n'a pas connue. Cet argent, Caroline dit ne pas l'avoir gagné grâce à son travail, l'ayant trouvé pour ainsi dire sur un trottoir. Il y a là une autre référence implicite à l'univers de la prostitution. Puis sur le plan de la pratique, l'argent du jeu étant sale, on est amené à s'en débarrasser en le rejouant ou en se lançant dans des dépenses ostentatoires. Saccard dit n'avoir pas de temps pour lui. En conséquence, il pratique l'amour tarifé. Il se dit prêt à payer 200 000 francs une nuit d'amour avec une femme dont la rumeur dit qu'elle aurait accepté de faire de même avec Napoléon III pour 100 000 francs : « *Lorsque l'idée d'une femme lui vint, sur le tas de ses nouveaux millions, ne songe-t-il qu'à en acheter une très cher pour l'avoir devant tout Paris, comme il se ferait cadeau d'un très gros brillant, simplement vaniteux de le piquer à sa cravate... On savait que cela coûtait horriblement cher, c'était tout ce qu'il y avait de plus distingué* » (Zola [1891], p. 331-332).

Le roman de Bourse met en scène des personnages qui sont tour à tour juifs, levantins, arméniens ou grecs... Ces personnages n'ont pas de passé avouable et ils se présentent souvent sous un nom d'emprunt. Dans *La curée* [1871], Aristide Rougon choisit de se faire appeler Saccard : « *Un nom à aller au bagne ou à gagner des millions* » (Zola [1871], p. 87). La



classe dominante aimerait pouvoir condamner l'activité spéculative en se plaçant sur le terrain de la morale. Il y a-là une réaction normale de défense en réponse à l'attaque d'*outsiders* qui rêvent de se faire une place au soleil en usant de moyens à leur portée mais pas nécessairement légaux. Ruiné suite à des opérations immobilières, Saccard tente de se refaire grâce à des opérations de Bourse. N'ayant pas les moyens financiers d'un Gundermann, il use de combines telles que le versement de dividendes anticipés afin d'attirer les épargnants, le rachat des titres de sa propre entreprise en recourant au capital de l'entreprise, les prises de position à découvert... Supposons que l'*outsider* ait réussi son pari en gagnant suffisamment d'argent, il lui faudra ensuite gagner en légitimité pour s'imposer en tant que membre à part entière de la classe dominante : parvenir par des gestes magnanimes à faire oublier d'où lui vient sa fortune (Cf. Guilhot [2006]). Pour le compte de la princesse Orviedo, Saccard administre l'œuvre du Travail, une fondation dont l'objectif est l'accueil d'enfants abandonnés et en voie de perdition.

### **PEUT-ON SE PASSER DES MARCHÉS BOURSIERS ? UN ÉTAT PROVISoire DE LA CONTROVERSE**

*L'Argent* de Zola est probablement le dernier des grands romans de Bourse écrits en cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle alors que l'opinion publique change en profondeur. Dans l'ouvrage de théorie critique *Virtue, Fortune and Faith : a Genealogy of Finance* [2005], la sociologue Marieke de Goede traite de l'Histoire des marchés financiers américains de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle raconte le travail de lobbying des professionnels de la finance auprès des hommes politiques, les premiers avançant l'idée que le joueur qui fait appel à la chance ne renvoie pas au spéculateur décrit comme un être froid, calculateur et logique, voire qu'il existe bel et bien une différence entre le jeu d'argent moralement condamnable qui ne produit rien et des marchés financiers au service de grands projets industriels et commerciaux. Symptomatiquement, la fin du XIX<sup>e</sup> siècle voit Max Weber publier deux articles regroupés plus tard dans l'opuscule *La Bourse* [1894-1896], articles dans lesquels il entreprend de défendre les marchés à terme contre le gouvernement allemand qui souhaite les interdire. Weber considère que le marché à terme a deux vertus : (i) il assure les acheteurs et vendeurs de matière premières contre les risques de

fluctuation de prix ; (ii) la spéculation dans le temps et l'arbitrage dans l'espace sont la condition pour un consensus sur le prix à partir duquel se prennent des décisions rationnelles de production, d'embauche.... Au même moment, le Français Louis Bachelier publie un article important intitulé *Théorie de la spéculation* [1900] dans lequel il objective les changements de cours de Bourse en recourant aux lois de probabilité. Dans la lignée directe des découvertes de Bachelier, les travaux plus récents de Black et Scholes [1972] donnent des outils pour aider à des prises de position sur les marchés à terme. Disposant des formules de calcul qu'ils jugent adéquates, les professionnels de la finance aimeraient nous faire croire « *qu'il n'est plus tant question de jeux d'argent ou de spéculation que de tarification efficace. Bientôt, on ne devrait plus pouvoir se croire autorisé à parler de jeux d'argent quand nous pensons aux déterminants du prix des options* » (propos tenus par un responsable des opérations de contrôle du *Chicago Board of Trade* et rapportés par De Goede [2005 a], p. 21). Dans le débat public, les *traders* ont trouvé appui sur la théorie économique néo-classique pour y puiser la légitimité qui leur faisait tant défaut.

Dans l'article intitulé « *Casino capitalism and the financial crisis* », l'anthropologue Rebecca Cassidy fait remonter abusivement l'assimilation des marchés de capitaux aux casinos au livre de Susan Strange *Casino Capitalism* [1986]. Elle estime que les comportements sur les marchés financiers sont assez éloignés de ceux qu'on trouve dans les salles de jeux. Selon elle, comparaison n'est pas raison et elle estime que cette confusion apparente est de nature à nous empêcher de procéder à l'analyse des causes réelles et sérieuses des crises financières. Nous lui opposerons l'idée selon laquelle un anthropologue se doit de s'intéresser aux représentations sociales indépendamment de leur valeur de vérité en insistant notamment sur leur caractère plus ou moins prégnant. La controverse du XIX<sup>e</sup> siècle autour des marchés de capitaux a marqué les esprits au point que l'expression « jouer à la Bourse » fait désormais partie du vocabulaire courant. A des moments particuliers de notre Histoire, s'exprime quelque chose qui s'apparente au retour du refoulé sous la forme d'une résurgence des thèses qui ont pu être avancées dans le roman de Bourse. La *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie* [1936] fut rédigée par Keynes en réponse à la crise de 1929 laquelle

débuté avec le fameux jeudi noir au cours duquel les américains ont assisté impuissants à l'effondrement des cours à la Bourse de Wall-Street. Dans le chapitre 12 de cet ouvrage intitulé « L'état de la prévision à long terme », Keynes dit des métiers en rapport avec les marchés de capitaux qu'on ne peut les pratiquer sans aimer le jeu. Parlant de la spéculation, Keynes écrit qu'elle s'apparente au jeu des chaises musicales, puisqu'il faut se mettre en position d'acheter ou de vendre ni trop tôt, ni trop tard. Au final, il considère comme totalement irresponsable de placer l'accumulation du capital sous la dépendance de comportements qui ont leur place dans les casinos. Il préconise un accès difficile et coûteux aux marchés de capitaux prônant l'instauration d'une taxe sur les transactions financières. Aux États-Unis et à cette époque, le président Roosevelt appelle à « *une politique nationale qui restreindrait, autant que faire se peut, le recours aux échanges... à des fins purement spéculatives* » (cf. De Goede [2005 b], p. 122). Caractérisant la période qui va des années 1935 aux années 1980, Marieke de Goede la voit comme signant, pour un temps, la défaite politique du monde de la finance avec des maîtres-mots tels que « la régulation », « le contrôle », « la soumission de la finance aux besoins de l'économie réelle »... Peut-on se passer des marchés financiers en leur substituant d'autres arrangements institutionnels ? Au cours des « Trente Glorieuses » et dans le cas de la France, on a pu parler d'économie d'endettement, le financement des entreprises s'opérant par un appel massif aux crédits bancaires. Les faits ainsi rappelés sont à interpréter dans le cadre d'une Histoire non-linéaire des marchés de capitaux faite de controverses et de points de changement dans les pratiques et les recommandations institutionnelles.

Thierry Suchère

*Maître de conférences en économie  
Directeur adjoint du laboratoire EDEHN  
(Equipe d'Economie Le Havre Normandie)  
Université du Havre  
thierry.suchere@univ-lehavre.fr*

**BIBLIOGRAPHIE :**

***Sur le jeu, on pourra lire :***

Amadiou T. [2011], « L'argent du jeu. Les représentations normatives relatives aux jeux de hasard », actes du colloque *Les usages sociaux de l'argent*, Université de Nantes.

Brenner R. et Brenner G. [1993], *Spéculation et jeux de hasard*, éditions PUF.

Caillois R. [1958], *Des jeux et des hommes : le masque et le vertige*, éditions Gallimard.

Cosgrave J et Klassen TR. [2001], “Gambling against the State: the State and the legitimation of gambling”, *Current Sociology*, volume 49(5), p. 1-15.

Guillaume M [1981], « Tu ne joueras point », *Traverses*, n°24, p. 11-23.

Huizinga J. [1938], *Homo ludens : essai sur la fonction sociale du jeu*, éditions Gallimard.

INSERM [2008], *Jeux de hasard et d'argent : contextes et addictions*, disponible à la page [http://www.inserm.fr/content/download/9923/74633/version/1/file/cp\\_ec\\_jeux22\\_juil08.pdf](http://www.inserm.fr/content/download/9923/74633/version/1/file/cp_ec_jeux22_juil08.pdf).

Lavigne JC [2010], *Les jeux d'argent*, Revue d'éthique et de théologie morale, n°262, p. 7-35.

Suchère T. [2014], « Examen d'une hypothèse anthropologique : l'emprise du ludique sur les conduites humaines » in F.R. Mahieu et T. Suchère (coordination) [2014], *Autour de l'anthropologie économique : actualité des écrits du professeur André Nicolai*, éditions l'Harmattan, p. 83-99.

Valeur M. et Bucher C. [2006], *Le jeu pathologique*, éditions Armand Colin.

Valeur M. et Bucher C. [1997], *Le jeu pathologique*, collection « Que-Sais-Je ? » éditions PUF.

***Dans le domaine de la finance, nous avons lu :***

Bachelier L. [1900] « Théorie de la spéculation », *Annales scientifiques de l'École normale supérieure*, volume 3, n° 17, p. 21–86.

Black F., Scholes M. [1973] “The pricing of options and corporate liabilities”, *Journal of Political Economy*, volume 8, n°3, p. 637–654.

Cassidy R. [2009], « Casino capitalism and the financial crisis », *Anthropology today*, volume 25, n°4, p. 10-13.

De Blic D. et Lazarus J. [2012], *Contre l'argent fou*, collection Les Rebelles, éditions Société éditrice du Monde.

De Goede M [2005 a], “Resocialising and repolitising financial market: contours of social studies of finance”, *Economic sociology european electronic newsletter*, p. 19-28.

## UNE RELECTURE DE « L'ARGENT » (1891) D'ÉMILE ZOLA

De Giede M. [2005 b], *Virtue, fortune and faith: a genealogy of finance*, University of Minnesota Press.

Godechot O. [2009], « Concurrence et coopération sur les marchés financiers. Les apports des études sociales de la finance » in P. Steiner et F. Vatin [2009], *Traité de sociologie économique*, collection Quadrige, éditions PUF, p. 609-645.

Godechot O. [2001], *Les traders : essai de sociologie des marchés financiers*, éditions la Découverte.

Guilhot N. [2006], *Financiers philanthropes : sociologie de Wall-Street*, éditions Raisons d'agir.

Keynes JM. [1936], « L'état de la prévision à long terme » in *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, éditions Payot.

Orléan A. [1999], *Le pouvoir de la finance*, éditions Odile Jacob.

Ortiz H [2014], *Valeur financière et vérité : enquête anthropologique sur l'évaluation des sociétés cotées en Bourse*, Editions de la FNSP.

Ortiz H [2012], "Anthropology of the financial crisis" in J. Carrier [2012], *Handbook of economic anthropology*, editions Edward Elgar, p. 585-596.

Plessis A. [1983], « La Bourse et la société française du Second empire », *Romantisme*, n°40 ; p. 41-52.

Relfait C. [2007], *La bourse dans le roman du second XIX<sup>e</sup> siècle : discours romanesque et imaginaire social de la spéculation*, éditions Honoré Champion.

Strange S [1986], *Casino capitalism*, éditions Blackwell

Weber M. [1894-1896], *La Bourse*, éditions Allia.

Zola É. [1871], *La curée*, éditions Le livre de poche.

Zola É. [1891], *L'argent*, éditions Le livre de poche.

Zola É. [1866-1896], *Le roman naturaliste : anthologie*, éditions Le livre de poche.

